

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE
daz Grüne Woerth

Anne-Catherine Emmerick, « La Montagne des prophètes »

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010



La Montagne des prophètes

9-10 décembre 1819

Cette nuit j'ai parcouru dans diverses directions la Terre promise, telle qu'elle était au temps de Notre-Seigneur... Je vis plusieurs tableaux et j'allai rapidement de lieu en lieu. - Partant de Jérusalem, je m'avançais bien loin vers l'Orient. Je passai plusieurs fois dans le voisinage de grands amas d'eau et par-dessus les montagnes qu'avaient franchies les mages de l'Orient pour venir à Bethléem. Je traversai aussi des pays très peuplés, mais je ne touchais pas les lieux habités : la plupart du temps je passais par des déserts. J'arrivai ensuite par une contrée où il faisait très froid et je fus conduite de plus en plus haut jusqu'à un point extrêmement élevé ; le long des montagnes, du couchant au levant, se dirigeait une grande route sur laquelle je vis passer des troupes d'hommes. Il y avait une race de petite taille, mais très vive dans ses mouvements, ils avaient avec eux de petits étendards, ceux de l'autre race étaient d'une haute taille, ce n'étaient pas des chrétiens. Cette route allait en descendant ; mon chemin me conduisait en haut à une région d'une beauté incroyable. Là il faisait chaud et tout était vert et fertile, il y avait des fleurs merveilleusement belles, de beaux bosquets et de belles forêts ; une quantité d'animaux prenaient leurs ébats tout autour, ils ne paraissaient pas méchants.

Cette contrée n'était habitée par aucune créature humaine et jamais aucun homme n'y venait.

[...]

De cette contrée de paradis, il me fallut monter plus haut et c'était comme si j'étais encore conduite à travers les nuages. J'arrivai ainsi au sommet de cette haute région de montagnes où je vis beaucoup de choses merveilleuses. Au haut de la montagne était une grande plaine et dans cette plaine un lac ; dans le lac une île verdoyante qui se liait au continent par une langue de terre également verdoyante. Cette île était entourée de grands arbres semblables à des cèdres. Je fus élevée au sommet d'un de ces arbres et me tenant fortement aux branches, je vis d'en haut toute l'île. [...] Quand du haut de mon arbre, je promenais mes regards sur l'île, je pouvais voir à son autre extrémité l'eau du lac, mais non la montagne. Cette eau était vive et d'une limpidité extraordinaire : elle traversait l'île par différents bras et se déversait sous terre par plusieurs rigoles plus ou moins larges.

Vis-à-vis de l'étroite langue de terre, dans la verte plaine, s'élevait une très grande tente s'étendant en long, qui semblait d'étoffe grise ; elle était décorée à l'intérieur, sur le derrière, de larges pans d'étoffes de diverses couleurs et couverte de toute espèce de figures peintes ou brodées. Autour de la table qui se trouvait au milieu, étaient des sièges de pierre sans dossiers ayant la forme de coussins : ils étaient recouverts d'une verdure toujours fraîche.

Sur le siège d'honneur placé au milieu, derrière la table de pierre qui était basse et de forme ovale, un homme entouré d'une auréole comme celle des saints était assis les jambes croisées, à la manière orientale et écrivait avec une plume de roseau sur un grand volume. La plume était comme une petite branche. A droite et à gauche on voyait plusieurs grands livres et parchemins roulés sur des baguettes terminées par des boutons ; et près de la tente il y avait dans la terre un trou qui semblait revêtu de maçonnerie et où était allumé un feu dont la flamme ne dépassait pas le bord. Toute la contrée environnante était comme une belle île verdoyante entourée de nuages. Le ciel au-dessus de ma tête était d'une sérénité inexprimable. Je ne vis du soleil qu'un demi-cercle de rayons brillant derrière des nuages. Ce demi-cercle appartenait à un disque qui paraissait beaucoup plus grand que chez nous.

L'aspect général avait quelque chose d'indiciblement saint.

C'était une solitude, mais pleine de charme. Quand j'avais ce spectacle sous les yeux, il me semblait savoir et comprendre ce qu'était et ce que signifiait tout cela, mais je sentais que je ne pouvais pas rapporter avec moi et conserver cette connaissance. Mon conducteur avait été à mes côtés jusque-là mais, près de la tente, il devint invisible pour moi.

Comme je considérais tout cela, je me dis : « Qu'ai-je à faire ici, et pourquoi faut-il qu'une pauvre créature comme moi voie toutes ces choses ? » Alors la figure me dit de dessous la tente : « C'est parce que tu as une part dans ceci. » Cela redoubla encore mon étonnement et je descendis ou je volais vers elle dans la tente où elle était assise, vêtue comme le sont les esprits que je vois : elle avait dans son extérieur et son apparence quelque chose qui rappelait Jean-Baptiste ou Élie. »

[...]

La tente avait à peu près la hauteur de deux hommes : elle était longue comme d'ici à l'église de la ville : sa largeur était d'environ la moitié de sa hauteur. Il y avait au sommet une espèce de nœud par lequel la tente était comme pendue à un fil qui montait et se perdait dans l'air, en sorte que je ne pouvais comprendre où il était attaché. Aux quatre coins étaient des colonnes que l'on pouvait presque embrasser avec les deux mains. La tente était ouverte par-devant et sur les côtés. Au milieu de la table était posé un livre d'une dimension extraordinaire qu'on pouvait ouvrir et fermer : il semblait qu'il fût assujéti sur la table. L'homme regardait dans ce livre pour en vérifier l'exactitude. Il me sembla qu'il y avait une porte sous la table et qu'un grand et saint trésor, une chose sainte était conservée là.

Il me montra alors la contrée environnante et je fis, en longeant la rive extérieure, le tour du lac dont la surface était parfaitement de niveau avec l'île. Cette eau que je sentais courir sous mes pieds se déversait sous la montagne par beaucoup de canaux et reparaisait au jour bien au-dessous, sous forme de sources grandes et petites. Il me semblait que toute cette partie du monde recevait de là salut et bénédiction : en haut, elle ne débordait nulle part. En descendant au levant et au midi, tout était verdoyant et couvert de belles fleurs ; au couchant et au nord, il y avait aussi de la verdure, mais pas de fleurs.

Arrivée à l'extrémité du lac, je traversai l'eau sans pont et je passai dans l'île que je parcourus en circulant au milieu des tours. Tout le sol semblait être un lit de mousse très épais et très fort ; on eût dit que tout était creux en dessous : les tours sortaient de la mousse comme une excroissance naturelle...

J'eus le sentiment que dans les tours étaient conservés les plus grands trésors de l'humanité : il me semblait que des corps saints y reposaient. Entre quelques-unes de ces tours je vis un chariot très étrange avec quatre roues basses : quatre personnes pouvaient bien s'y asseoir ; il y avait deux bancs et plus en avant un petit siège. Ce char, comme tout le reste ici, était tout revêtu d'une végétation verte ou bien d'une rouille verte. Il était sans timon et tout orné de figures sculptées, si bien qu'à la première vue je crus qu'il s'y trouvait des personnes assises. Les roues étaient épaisses comme celles des chariots romains. Celui-ci me sembla assez léger pour pouvoir être tiré par des hommes. Je regardais tout très attentivement, parce que l'homme m'avait dit : « Tu as ici ta part et tu peux tout de suite en prendre possession. » Je ne pouvais nullement comprendre quelle espèce de part je pouvais avoir là. Qu'ai-je à faire, me disais-je, de ce singulier chariot, de ces tours et de ces livres ? Mais j'avais une vive impression de la sainteté du lieu. C'était pour moi comme si, avec cette eau, le salut de plusieurs époques était descendu dans les vallées et comme si les hommes eux-mêmes étaient venus de ces montagnes d'où ils étaient descendus pour s'enfoncer toujours plus profondément. J'avais aussi le sentiment que des présents célestes étaient là conservés, gardés, purifiés, préparés d'avance pour les hommes. J'eus de tout cela une perception très claire : mais il me semblait que je ne pouvais emporter avec moi cette clarté : je conservai seulement l'impression générale

Lorsque je rentrai dans la tente, l'homme me dit encore une fois la même chose : « Tu as une part dans tout cela et tu peux tout de suite en prendre possession. » Et comme je lui représentais mon inaptitude, il me dit avec une assurance tranquille : « Tu reviendras bientôt vers moi. » Il ne sortit pas de la tente pendant que j'y étais, mais il tournait sans cesse autour de la table et des livres.

Dans la tente j'eus l'impression qu'un corps saint y était enterré : il me semblait qu'il y avait là-dessous un souterrain et qu'une odeur suave s'exhalait d'un tombeau sacré. J'eus le sentiment que l'homme n'était pas toujours dans cette tente auprès des livres. Il m'avait accueillie et m'avait parlé comme s'il m'eût connue et qu'il eût su que je devais venir : il me dit avec la même assurance que je reviendrai et me montra un chemin descendant ; j'allai dans la direction du midi, je passai de nouveau par la partie escarpée de la montagne, puis à travers les nuages et je descendis dans la riante contrée où il y avait tant d'animaux. Je vis beaucoup de petites sources jaillir de la montagne, se précipiter en cascades et courir en bas : je vis aussi des oiseaux, plus grands qu'une oie, à peu près de la couleur de la perdrix, ayant trois ongles devant et un seul derrière, avec une queue un peu abaissée et un long cou, puis d'autres oiseaux au plumage bleuâtre, ressemblant assez à l'autruche, mais plus petits : je vis enfin tous les autres animaux.

Dans ce voyage, je vis de nouveau bien des choses et plus d'êtres humains que lors des premiers voyages. Je traversai une fois une petite rivière qui, comme je le

connus intérieurement, sortait du lac d'en-haut : plus tard, j'en suivis les bords puis je la perdis de vue. J'arrivais alors à un endroit où de pauvres gens de couleurs diverses se tenaient sous des huttes. Il me sembla que c'étaient des chrétiens captifs. Je vis venir à eux d'autres hommes au teint brun ayant des linges blancs autour de la tête. Ils leur portaient de la nourriture dans des corbeilles tressées : ils faisaient cela en étendant le bras en avant comme s'ils avaient peur, puis ils s'enfuyaient, l'air épouvanté, comme s'ils se fussent exposés à quelque danger. Ces gens vivaient dans une ville en ruines et habitaient des cabanes de construction légère. Je vis aussi de l'eau où croissaient des roseaux d'une épaisseur et d'une force tout à fait extraordinaires.

Je revins ensuite près de la rivière : à cet endroit, elle était très large, semée d'écueils, d'îlots de sable et de beaux massifs de verdure parmi lesquels elle se jouait. C'était le même cours d'eau qui venait de la haute montagne et que j'avais traversé plus haut, lorsqu'il était encore petit : une grande quantité de gens au teint brun, hommes, femmes et enfants, vêtus de différentes manières, étaient occupés sur les rochers et les îlots à boire et à se laver. Ils avaient l'air d'être venus de loin. Il y avait dans leur manière d'être quelque chose qui me rappela ce que j'avais vu sur les bords du Jourdain dans la Terre sainte. Il se trouvait là aussi un homme de grande taille qui semblait être leur prêtre. Il remplissait d'eau des vases qu'ils emportaient. J'ai vu encore beaucoup d'autres choses : je n'étais pas loin du pays où a été saint François Xavier : je traversai la mer en passant par-dessus des îles innombrables.

22 décembre 1819

Je sais pourquoi j'étais allée sur la montagne : mon livre se trouve parmi les écrits qui sont sur la table, il me sera rendu pour que je lise les cinq dernières feuilles. L'homme assis devant la table reviendra en son temps. Son char reste là comme souvenir éternel. C'est sur ce char qu'il monta à cette hauteur et les hommes, à leur grand étonnement, le verront redescendre sur ce char.

C'est là, sur cette montagne, la plus élevée qui soit au monde et où personne ne peut arriver, qu'ont été mis en sûreté, lorsque la corruption s'est accrue parmi les hommes, des trésors et des mystères sacrés. Le lac, l'île, les tours n'existent que pour que ces trésors soient conservés et garantis de toute atteinte. C'est par la vertu de l'eau qui est sur ce sommet que toutes choses sont rafraîchies et renouvelées. Le fleuve qui descend de là et dont l'eau est l'objet d'une si grande vénération pour les hommes que j'ai vus, a réellement une vertu et les fortifie : c'est pourquoi ils l'estiment plus que leurs vins. Tous les hommes, tous les biens sont descendus de cette hauteur et tout ce qui devait être garanti de la dévastation y a été préservé.

L'homme qui est sur la montagne m'a connue : car j'ai là ma part. Nous nous connaissons tous, nous tenons tous les uns aux autres. Je ne puis pas bien l'exprimer ; mais nous sommes comme une semence répandue dans le monde entier.

Extrait des *Visions* d'Anne-Catherine Emmerick.

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010